

Guetter l'imprévu

Michel Burnier

Notre société post-industrielle place l'innovation-communication débridée au centre de la scène, écartant la production routinière, la bureaucratie centraliste et la stabilité des institutions humaines, partiellement effacées avec le XX^e siècle. Désormais, la société de l'information se nourrit du changement perpétuel et accéléré de toutes les habitudes acquises auxquelles elle se heurte.

Cette société est donc agitée par des tendances de plus en plus opposées qui génèrent à tous les niveaux une conflictualité accrue, débordant des anciens conflits de classes sur la sphère privée et même personnelle. L'incertitude, le risque, l'accident la caractérisent.

Chaotique, mi-céleste et mi-infernale, la société de l'information est en conséquence imprévisible. L'homme y est désappointé, mis en face d'un drame inédit. Ni les dieux évanouis ni la course au progrès ne pourront le sauver du sentiment de vivre une comédie tragique ou, c'est selon, une tragédie comique. Il est nu face à un avenir qui ne dépend plus que de ses propres choix. Alors, l'individu, noyé dans la masse, tente de se rapprocher de ses semblables, de conjurer la solitude qui monte, de multiplier les contacts par tous les moyens que lui offrent les médias de la communication virtuelle.

Là encore, l'échec est patent : les techniques ne font pas société, la communication bavarde ne fait pas communauté. Si elle donne du plaisir au jeu du travail et du loisir (télé-travail, télé-parole, télé-vision), la communication sert surtout à faire de l'argent et à fantasmer ce que l'on ne vit pas (ubiquité, sexualité affranchie).

Il est aussi vrai que les nouveaux outils virtuels contiennent et véhiculent une masse hétéroclite, mais immensément riche d'informations utiles et de messages sympathiques.

On ne peut alors conclure qu'à une indétermination fondamentale de leur destin. Néanmoins, l'irruption tapageuse de nouvelles technologies de toutes sortes symbolise l'essentiel de ce qui change.

En premier lieu, l'émergence d'un monde de robots hybrides et invisibles, de plus en plus détachés du regard des humains. Il pourrait en résulter une liberté accrue de l'homme vis-à-vis du travail et des tyrannies quotidiennes, ou inversement un monde dominé par des automates.

En deuxième lieu, l'individualisation inégalitaire de l'usage des médias augmente la différenciation des personnes, des statuts, des cultures, des choix de vie. Nourrie par cette différenciation, la mondialisation des techniques et des échanges bâtit le village global prédit par Mc Luhan, territoire commun de l'expression des émotions sentimentales les plus primitives. Ce village mondial nous relie à l'aube de l'humanité et à nos désirs fusionnels

les plus refoulés. Afin de subjuguier cette irruption de pulsions indomptables, un immense réseau de surveillance et de répression se met en place sous les auspices d'une molle complicité des pouvoirs locaux. Et nul ne peut dire qui triomphera, du désir ou de la répression, ou plutôt quel genre de ménage ils formeront ensemble.

À brève échéance, le grand village changera de style d'expression. Délaissant la langue classique et écrite, il apprendra, grâce aux machines universelles, à écrire avec la parole, parole hiéroglyphique en quelque sorte. L'oralité et l'icônique seront les modes d'expression privilégiés de la société de l'information. L'hyper médiation machinique et rationalisée finira donc par laisser toute sa place à l'émotion directe et immédiate, ce qui n'est pas le moindre paradoxe de la société techno-scientifique.

Concluons en insistant sur une perspective : si la technique, pas plus que la religion ou la politique, ne nous ont libérés, alors peut-être que le complet mélange de la vie publique et de la vie privée, du travail et de l'oisiveté, de l'homme et du robot, de la vie et de la mort, nous obligeront à inventer de nouvelles manières de vivre, des manières vraiment nouvelles, c'est-à-dire totalement imprévues.

